

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 4 (1977)
Heft: 1

Artikel: Fête des Vignerons, Vevey 1977
Autor: [s.n]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-908049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

véritable pays touristique et, de ce fait, la vague des touristes l'ignore. Aussi chacun peut-il y aller tranquillement et à son gré à la découverte hors des grandes routes.

Le promeneur trouvera quelques régions exceptionnellement charmantes, qu'il aille dans l'aimable Birseck, riche en châteaux, ou dans le Haut-Jura, très varié, visitant de vieux villages authentiques ou s'abandonnant à la magie particulière du paysage industriel du Rhin. Celui qui s'intéresse aux anciennes formes d'habitation rencontre de multiples satisfactions. Dans la partie supérieure du canton, il entre dans des villages presque intacts, comme Oltingen ou Rothenfluh: de vastes maisons paysannes, presque toujours indépendantes, se rassemblent autour d'une église médiévale au clocher en dos d'âne. Ou bien il rencontre de vrais vil-

lages-rues bâtis le long des anciennes routes de passage: rangées de maisons contiguës d'un caractère souvent presque urbain.

L'ami des arts et de l'histoire trouvera aussi, dans ses promenades, de grandes satisfactions. Le monde romain lui apparaîtra dans les ruines et les fouilles d'Augusta Raurica, près du village actuel d'Augst, et son musée romain, tout comme à Munzach, près de Liestal, où l'on peut se faire une idée exacte de ce que fut un domaine romain. La grandeur féodale et religieuse du Moyen Age se révèle à chaque pas. Près de Langenbruck se trouve le plus ancien édifice religieux du canton, l'église conventuelle de Schönthal. On y voit l'un des plus anciens porches romans de Suisse. Toutes les églises n'ont pas une architecture très remarquable, mais beaucoup offrent des fresques du

bas Moyen Age, comme celles de Ziefen, Ormalingen et Oltingen. Nombreux sont les châteaux et les forteresses, comme ceux, encore habités et utilisés, de Wildenstein et de Bottmingen, ce dernier sur un étang. A Liestal même et à Waldenburg, on respire un parfum de Moyen Age. Et le palais «Ebenrain», près de Sissach, du début du classicisme, aujourd'hui centre culturel et agricole du canton, rappelle le souvenir des propriétaires bâlois du XVIII^e siècle, tout comme d'autres maisons de maître. Le bel ensemble baroque de la place de la Cathédrale d'Arlesheim évoque le monde à part des princes-évêques et des chanoines.

Rudolf Suter
Tiré de la collection
«Les cantons suisses»
Editions Panoramic

Fête des Vignerons, Vevey 1977



Les Suisses qui vivent à l'étranger – comme tous les citoyens d'un pays qui se sont faits une nouvelle vie ailleurs – gardent un vocabulaire bien de chez eux qui fait partie de leur héritage. Or, s'ils ne sont pas originaires de la Riviera vaudoise, ils connaîtront bien des termes tels que «les vendanges», «la vendemia» et «das Winzerfest», mais ils ne sauront pas ce qu'est une «Fête des Vignerons» de Vevey.

La Fête des Vignerons n'est pas une fête du vin, si curieux que cela puisse paraître, mais bien ce que son nom indique: elle est une fête

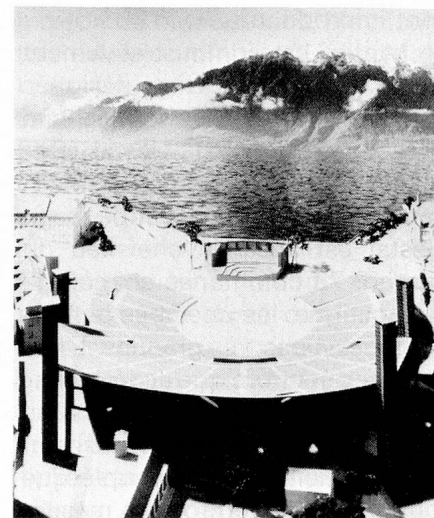
de ceux qui travaillent la vigne. Or, elle a lieu en été, et non en automne, et on trouve dans cette date, en somme, l'explication et la différence. En effet, lorsque le vigneron a planté sa vigne au printemps, l'a attachée, taillée, traitée contre les maladies – bref, lorsque ses ceps, bien aérés et alignés dans une terre propre et saine, développent leurs grappes bien espacées, son travail – ou disons plutôt le travail pour lequel il a plus ou moins de mérite – est terminé.

Ah! oui, il peut y avoir la grêle, des orages, de longues pluies qui peuvent amener des parasites tardifs, et le vigneron fera ce qu'il pourra, ce qui est en général peu de chose. Mais ces accidents sont des coups du sort; ils n'ont rien à voir avec les soins initiaux qui donnent son départ à une belle vigne.

Or, la Confrérie des Vignerons de Vevey, issue elle-même d'une tradition plusieurs fois centenaire et d'une ancienne Abbaye de St-Ur-

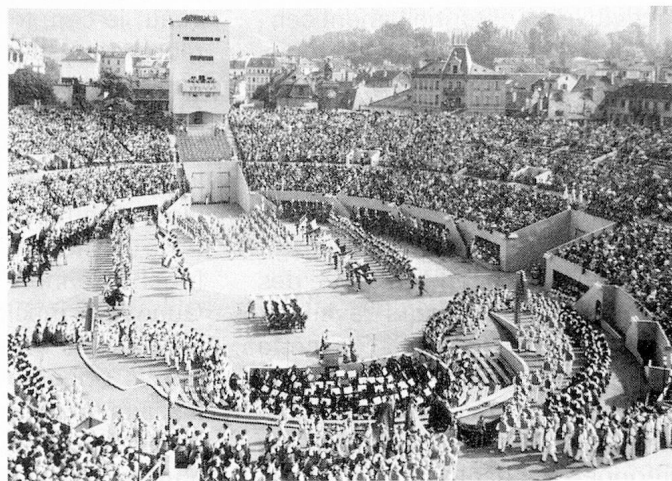
bain, confrérie laïque dont le président porte encore le nom d'abbé-président, récompense le travail du vigneron, et non la qualité du vin. Elle est, en fait, la seule héritière connue en Europe d'une organisation viticole de contrôle de qualité –

Le nouveau concept des estrades 1977.
(Photo Ed. Guignard)





La Fête de 1833: danse des enfants du printemps.



La Fête de 1955: entrée des «troupes», orchestre au premier plan.

la seule en tout cas qui ait survécu jusqu'à nos jours.

Et la fête, alors? Eh bien, cette fête était, à l'origine, une modeste réjouissance qui accompagnait la remise des prix aux vigneronniers méritants: promenade en commun, repas sur l'herbe; on la connaît en tout cas depuis le XVII^e siècle, et on a des raisons de croire que certaines festivités dépassant la simple remise des prix ont eu lieu au XII^e siècle déjà. Malheureusement, un de ces incendies fréquents au temps des constructions en bois devait détruire, vers le milieu du XVII^e siècle, les archives de la confrérie.

D'ailleurs, les fêtes d'alors, annuelles, puis espacées tous les trois, puis tous les six ans, étaient strictement locales.

Ce qui devait lancer les festivités dans une voie nouvelle arriva au XVIII^e siècle: ce fut la renaissance de la mythologie grecque, la redécouverte du charme des faunes, des déesses, de l'animisme qui donnait son âme à toute plante. Les cortèges qui accompagnaient la remise des prix se transformèrent. Des participants en costume antique se mirent à réciter des vers, à chanter des airs mis à disposition par des musiciens, des poètes amateurs de la région. Les spectateurs se firent plus nombreux. Bref, la

fête était en bonne voie de devenir une grande fête, lorsque intervint la Révolution française, ou plutôt l'occupation de l'ancienne Confédération helvétique en 1798.

Une année auparavant encore, en 1797, les orateurs avaient chanté la gloire de la prospérité et de la stabilité de leur société. Mais les années qui suivirent allaient changer l'ordre social... sauf la Fête des Vignerons, qui renaissait en 1819, plus belle que jamais.

Entre-temps, les contributions artistiques et musicales des amateurs doués de la région n'avaient plus suffi. La confrérie s'était mise à commander des œuvres en vue des fêtes. Le succès de celle de 1819 les fit même réfléchir à l'avantage qu'il y avait à espacer les fêtes: l'attente populaire, les bonnes volontés, la mesure du bénévolat s'en trouvaient accrues.

Autre détail qui devait prendre une grande importance: la fête, à l'origine un cortège qui aboutissait sur la place du Marché, se concentra de plus en plus sur cette place, car la progression, interrompue par des arrêts imprévus pour chanter, dialoguer, voire même trinquer avec le public, devenait incontrôlable – on concentra donc la partie «spectacle» sur la place. Des arcs de triomphe, puis des estrades furent la conséquence naturelle de l'af-

fluence du public qui s'ensuivit. Les années de fête du XIX^e siècle devaient être 1819, 1833, 1851, 1865 et 1889. En 1889, 12 000 places étaient prévues, ainsi que quatre représentations. Il fallut en ajouter une cinquième, tant l'affluence fut inattendue et grande. La liste des compositeurs, auteurs et artistes qui «crèrent» chaque nouvelle fête représente une page de l'histoire du théâtre et de la musique en Suisse: Hugo von Senger, Gustave Doret, Carlo Hemmerling comme compositeurs; René et Jean Morax, du Théâtre du Jorat, furent les auteurs du texte et des décors en 1905. En 1927, Pierre Girard fut le librettiste et Ernest Biéler créa costumes et décors. Oskar Eberle, pionnier du théâtre populaire suisse, dirigea les participants sur scène, en 1955, d'après le livret de Géo-H. Blanc, dont la collaboration avec Carlo Hemmerling fut particulièrement fructueuse.

Pour la fête de 1977, quatrième de ce siècle (après 1905, 1927 et 1955), la musique est de Jean Balissat, que son œuvre et son activité comme chef d'orchestre ont fait connaître au-delà des frontières. Le texte est d'Henri Debluë, une forte personnalité parmi les auteurs dramatiques romands. Les décors sont de Jean Monod, dont

l'activité était essentiellement centrée sur Genève et Paris. La régie, enfin, a été confiée à Charles Apothéloz, qui a le double avantage d'avoir été l'assistant d'Eberle en 1955 et, ensuite, un réformateur du théâtre romand.

De quoi s'agit-il, au fond ? Il s'agit d'un immense péan à la gloire des saisons, des hommes qui travaillent la terre et des produits de cette terre. Dans ce sens, le canevas de la fête et de son spectacle ressemble bien à certains de ces drames traditionnels du théâtre d'Asie, dont le déroulement est donné, tandis que seule l'interprétation peut être différente.

La comparaison est loin d'être fautive : la différence, c'est ce que chaque nouvelle génération d'auteurs, depuis deux siècles, fait de ce thème quasi immuable.

Le festival de 1927, par exemple, glorifiait une Suisse rustique qui, alors déjà, ressemblait plutôt à une rétrospective mélancolique de cette Suisse paisible telle que la voyait Victor Hugo. Pourtant, le spectacle de la fête eut un immense succès, grâce à ses mélodies simples et prenantes.

En 1955, un concept de « grand théâtre » amena des vedettes, chanteurs et chanteuses, danseuses et musiciens professionnels, un spectacle qui, à son tour, fut un succès à tous points de vue. La fête de 1977, encore une fois, sera différente. D'abord, le cycle des saisons débute au printemps. Henri Debluë voit un cycle de vie au-delà de la mort physique, cycle qui commence au printemps, atteint sa maturité en été et en arrive moins à une plénitude, en automne, qu'au fond à une véritable passion : l'arbre est dénudé, le cep voit ses grappes arrachées, le sang de la vigne coule, tout va au devant du grand repos de l'hiver, symbole de la mort pour qui ne voit les choses qu'en surface. La récolte, pour lui, est la passion de la plante. Pourtant, le sang de la grappe fermente et devient le vin de l'an nou-

veau ; le cep, tronçon de bois sec, reprend mystérieusement des forces de cette terre qui semble gelée. Le printemps ramène la vie. Un chœur d'enfants, à Pâques, termine le spectacle sur une note d'espoir, ajoutant au cycle animiste du spectacle traditionnel la dimension de la foi chrétienne.

Quant à la musique, si elle n'a pas de canevas obligatoire, elle a des pièces obligatoires au répertoire : les airs à succès des anciennes fêtes. Jean Balissat, le compositeur, en est enchanté, car il espère opérer une fusion entre les airs traditionnels, ses propres mélodies simples et chantantes et l'orchestration plus fournie et subtile qu'il a prévue pour d'autres parties du spectacle. Les moissons, ainsi, seront représentées par d'immenses roues où évolueront des gymnastes, symbolisant l'âge mécanique de l'agriculture, et on entendra des sons électroniques. Ceux qui ont eu l'occasion d'auditionner la musique de 1977 sont unanimes à déclarer que la fusion de l'ancien et du nouveau a réussi de façon exceptionnelle.



Jean Monod avait la même tâche pour les décors. Là également, on verra une synthèse de folklore et de costumes modernes. La contribution particulière de M. Monod est avant tout d'avoir abandonné l'arène fermée traditionnelle. S'inspirant du vignoble qui couvre les coteaux qui plongent dans le lac, il a imaginé une estrade inclinée dont le côté nord, donc du côté de la ville, s'élève à vingt mètres du sol, et dont les gradins rejoignent en pente douce le niveau de la rive, laissant ainsi intact le panorama grandiose du lac et des Alpes, qui reste visible de toutes les places. Ce qui a uni les créateurs de la Fête des Vignerons de 1977, c'est le désir de créer un spectacle non seulement digne de la tradition, mais représentatif de notre époque, complexe et troublée – et pourtant un spectacle d'espoir. Ils espèrent ainsi transmettre un message positif tant aux vétérans des trois dernières fêtes – nombreux sont ceux qui ont insisté sur ce fait parmi les aînés qui ont déjà commandé leurs billets – qu'aux jeunes qui s'apprêtent à voir leur première Fête des Vignerons.

Et le contrôle de la qualité, demandera-t-on, qu'est-il devenu dans tout cela ? Il continue : lors de la première, le 30 juillet 1977, l'abbé-président de la confrérie remettra, comme toujours, et avant le début du spectacle, leurs prix aux vignerons méritants. Ici aussi, ce sera la population qui participera vraiment à cette célébration, puisque les prix ne vont pas aux propriétaires des vignes, mais bien aux vigneron-tâcherons, à ceux qui accomplissent le travail manuel de la vigne. Qu'il s'agisse donc, comme certains le disent, de la dernière fête de notre siècle ou non, il s'agit avant tout d'un spectacle qui a amené 4000 figurants volontaires, 750 chanteurs et musiciens et d'innombrables bonnes volontés de toute la région à faire don de leur temps et de leur travail – d'un spectacle à ne pas manquer.